

Jean s'arrêta un instant regarder la Saône pousser calmement ses eaux fatiguées comme un troupeau de moutons gris entre les piles du pont Bonaparte. Rue Mercière il salua de la tête le patron du Café Léone, occupé à débattre vigoureusement avec ses habitués sur un sujet non identifié mais semblait-il de haute volée. Il entendit juste Dédé postillonner à son vis-à-vis : « Et tu le sais peut-être, toi, gros malin, pourquoi il y a quelque chose au lieu de rien ?! ? ».

Avant de descendre les marches du monde souterrain il admira encore le spectacle de la ville au matin de printemps. Fourvière, la colline qui prie, brillait au soleil, un rayon jouant sur la statue en or au sommet de la Basilique, tandis que face à elle, la Croix-Rousse, la colline qui travaille, était encore à moitié dans l'ombre.

La question de Dédé lui trottait dans la tête comme une petite souris insistante, tandis qu'il se laissait happer par les escaliers du métro et ses ombres mouvantes d'usagers pâles et muets comme des fantômes. Il croyait savoir pourquoi il y avait quelque chose plutôt que rien, mais était-ce bien certain ? Aux débuts de l'univers la matière et l'antimatière s'étaient annihilées mutuellement. Si les deux camps avaient été strictement égaux, il y aurait eu ... rien, l'univers serait vide. Mais il y avait eu un peu plus dans un camp que dans l'autre et il était resté quelque chose dans ce camp-là, et on l'avait nommé la matière. Il savait bien ce que Dédé aurait rétorqué : « et tu le sais peut-être toi, Monsieur l'astronome, pourquoi il y a eu un peu plus d'un côté que de l'autre ? »

Non il ne savait pas, la science ne s'occupait pas trop des « pourquoi ».

Il sourit en se rappelant cet album pour enfants qu'il avait lu jadis aux siens, d'enfants, et qui s'intitulait « pourquoi ?! », l'histoire d'une petite fille qui excédait tous ses proches avec des litanies de « pourquoi » suivant chaque « parce que ceci » mais qui sauvait la terre de la destruction lorsqu'elle fit subir le même cauchemar de pourquoi à des extra-terrestres débarquant devant elle en affirmant « nous allons détruire votre planète ». Dégoutés ils finirent par se renvoyer pour aller détruire une autre planète moins pinailleuse.

Le quai était presque désert, il venait juste de rater une rame. Sa pensée glissa à sa fille. Cinq ans qu'elle étudiait dans son école de Valenciennes – arts graphiques appliqués aux jeux vidéos- et qu'il ne lui disait pas qu'elle lui manquait terriblement à ne la voir que deux fois par an, parce que et bien elle avait sa vie à vivre, n'est-ce pas, même si elle, elle était toute la sienne, de vie. Et le mois dernier elle lui annonçait joyeusement qu'elle partait au Japon travailler pour une de leurs entreprises de jeux vidéos. Il devina alors qu'il allait regretter l'éloignement tout relatif de Valenciennes.

Sur un banc un clochard grimaçant jetait aux passants un « Fuyez pauvres fous !! » qui résonnait étrangement. Était-il possible qu'il citât de manière consciente la fameuse réplique du Seigneur des Anneaux ? Cela aussi le ramenait au passé familial révolu quand il avait encore des enfants qui vivaient avec lui, et au fil des ans de plus en plus à côté de lui, puis bientôt loin de lui. Combien de fois les avait-il entendu se jeter des « Vous ne passerez pas ! » et autres « Fuyez pauvres fous », quand ce n'était pas des références dont il ignorait tout.

Une très belle jeune femme longea d'un pas décidé le quai dans une tenue faite pour attirer les regards masculins, et il ne dérogea pas à la règle, tournant la tête pour admirer le mouvement de ses longues jambes vêtues de bas résille et juchées sur des talons aiguilles. Du coin de l'oeil il vit alors un personnage immobile qui le fixait à quelques pas derrière lui. Il se retourna complètement et fut encore plus étonné. Il était très étrangement habillé, tout en noir et comme sorti d'un autre siècle que celui en cours, et il était presque certain de l'avoir déjà vu plus tôt ce matin. A cet instant le métro entra dans la station, le distrayant une seconde, pendant laquelle, avec une soudaineté incroyable l'homme fut sur lui et le projeta en arrière d'une main sur sa poitrine. Il se sentit partir dans le vide, ne vit rien à quoi se raccrocher et n'eut pas le temps de voir sa vie défiler devant ses yeux, il eut juste le temps de penser « ma fille, mon enfant, mon coeur » avant de sentir la rame le heurter comme si un géant lui avait envoyé un uppercut foudroyant.

Au même moment, sa fille montait dans le tramway à Valenciennes, insoucieuse de son nouvel état d'orpheline, la télépathie ne fonctionnant sans doute pas ce jour-là. Elle avait encore des trucs à récupérer à la Serre Numérique. Un spécimen du jeu de société qu'ils avaient fabriqué en première

année avec son trinôme. Quelques dessins et maquettes. Presque tout ce qu'elle avait réalisé durant ses années d'études ici était dématérialisé. Des suites de 0 et de 1 dans des mémoires d'ordinateur. La nostalgie lui faisait des nœuds dans le ventre. Ou la peur de l'inconnu et de l'étranger. Quand son père avait appris qu'elle était embauchée par Sony il lui avait envoyé « stupeur et tremblement » d'Amélie Nothomb et comme pour la première fois depuis 5 ans elle avait du temps à ne plus savoir qu'en faire, elle l'avait lu. Ca ne l'avait pas vraiment rassurée. Son père avait parfois un curieux sens de l'humour. En passant devant sa frieterie préférée elle leva les yeux, il y avait là un homme tout de noir vêtu qui semblait la fixer comme s'il la voyait à travers la vitre de son tramway en mouvement. Impossible ! Et puis ce devait être un effet de lumière ou des boucles de ses cheveux car à cette distance c'était comme s'il avait des cornes de diable sur la tête. Elle frissonna. Comme si un fantôme marchait sur son ombre, lui chuchota une partie de son esprit. Ma vieille, se morigéna-t-elle, tu lis beaucoup trop de bit-lit la nuit. Arrivée à Anzin, elle croisa un type visiblement saoul dès le matin qui marmonnait tout seul. Il lui sembla comprendre « Fuyez pauvres fous ». Elle se dit que le monde ressemblait de plus en plus aux plus zarbis des jeux vidéos qu'elle connaissait.

« Je suis mort » fut sa première pensée d'après. Sa seconde qu'il y avait une grosse contradiction interne dans sa première. Comment pouvait-il penser s'il était mort ? Il n'avait jamais cru à la vie après la mort, ni à l'immortalité de l'âme. Où se trouvait-il ? Il essaya de tendre ses sens dans toutes les directions de l'espace, mais il n'y avait plus d'espace, seulement un vague temps mesuré à la succession de ses pensées. Il ne voyait rien, il n'entendait rien, il ne sentait rien. Il ne devait pas paniquer. Mais s'il se trouvait dans une sorte de paradis ou d'enfer cela manquait singulièrement de tourments ou de félicités, d'anges ou de démons, et de compagnons de destinée. Un purgatoire peut-être ? Ou bien perdu dans les Limbes ? Il essaya de se rappeler tout ce qu'il avait lu, sans y croire ou même vraiment s'y intéresser de son vivant, sur les au-delà des différentes croyances. Sans être plus avancé une fois qu'il eut fait le tour de celles qu'il connaissait. Avec sa malchance, la bureaucratie avait gagné le ciel et son âme avait été oubliée dans un coin.

Putain fais chier merde, jura tout bas Julius. Il avait une furieuse envie de foutre un coup de pied au distributeur de boissons mais fallait bien avouer qu'elle y était pour pas grand chose, cette conne de machine. Journée pourrie. Nuit pourrie aussi d'ailleurs. Le week-end à la montagne avait été super pourtant, pour tous les deux, et du coup, trop confiant et plein d'optimisme crétin il avait autorisé Julia à regarder dans son téléphone pendant le trajet de retour. Sûr de lui qu'il n'y avait rien dedans qui la fasse piquer une n-ième crise. Les sms craignos il les effaçait sitôt lus ou envoyés, tant il savait par expérience que pour les meufs du XXIe siècle, le smartphone de leur mec c'est plus tentant que la pomme pour Eve, la boîte à emmerdes pour Pandore et la chambre aux macchabées pour les 8 greluches de Barbe-Bleue. A la puissance mille. Julia avait quand même dégotté un sms qu'il avait envoyé à une ex dans lequel il lui disait que son amitié lui manquait. L'ex n'avait pas répondu et il ne savait pas si c'était une circonstance aggravante mais il avait eu droit à une heure de reproches délirants avant que Julia exige de descendre de la voiture à 20 kms de l'appart. En pleine cambrousse et à presque minuit. Il avait fait d'abord la sourde oreille mais quand elle avait hurlé hystérique qu'elle ne resterait pas une seconde de plus dans le même espace que lui il avait préféré arrêter la Ford Escort avant qu'elle descende en marche. Après il s'était rendu compte qu'il ne pouvait pas se barrer tout simplement et la laisser se démerder à rentrer à pieds, alors il avait passé les deux heures suivantes à faire des aller-retours sur la route le long de laquelle elle marchait, surveiller de pas trop près qu'il ne lui arrivait rien. Elle avait fini par remonter en voiture et ils n'avaient plus dit un mot, ce qui l'arrangeait bien. Il n'avait quasiment pas pu dormir, le peu de nuit qu'il restait, était arrivé en retard à la conférence de rédaction du lundi matin et s'était vu refiler un accident mortel dans le métro par le chef. Ce gros connard de Bouriau avait du préparer sa réplique pendant une heure et la lui jeta jouissif en sortant de la réunion : « tu montes en grade, Julius, tu passes des chiens écrasés aux astronomes écrasés ! », Ses bajoues tressautaient tellement il riait de sa blague. Sa tronche de beauf le rendait malade, plus que ses vanes à deux balles, mais surtout de l'imaginer couchant avec la jolie blonde des archives que lui avait dragouillé en vain pendant un an.

Et Bouriau l'avait fourrée dans son lit sans difficulté, par quel foutu miracle ? Et ce blaireau se vantait partout de ce qu'il savait lui que c'était une vraie blonde, et comment il le savait, avec des détails et un langage à faire rougir une sous-maitresse. Stop. Boire son café, plutôt trois cafés, ne plus penser à Bouriau, encore moins à Julia, trouver ce que le chef lui avait demandé, accident ou suicide, rédiger 400 à 600 caractères si accident. 2000 à 3000 caractères si suicide.

Plus tard, bien plus tard, au sein de ce temps non mesurable, un autre souvenir s'imposa à Jean, il avait lu jadis un livre, une histoire de scaphandre et de papillon, qui parlait du syndrome d'enfermement, oui bien sûr ce devait être ça, ce qu'il vivait (si on peut dire) il devait être vivant mais enfermé dans son propre corps et incapable de communiquer avec le monde extérieur. Il se sentit soulagé, encore inquiet mais quand même soulagé du poids de l'Au-delà incompréhensible. Il devrait se montrer patient et peut-être les médecins qui étaient certainement en train de s'occuper de lui en ce moment même guériraient certaines de ses fonctions et le rendrait en partie au monde connu, son monde. Il s'inquiéta de ce que l'homme qui avait voulu le tuer put profiter de son état sans défense pour recommencer mais comme il n'y pouvait rien faire il renonça à s'en soucier, comme il renonça à essayer de comprendre qui il était et quelles pouvaient être ses motivations, il n'avait aucun indice aucune accroche pour appréhender ce mystère. Alors, en attendant, pour s'occuper il décida de se remémorer tous les souvenirs qu'il pourrait trouver. A la manière de Péric en commençant chaque pensée par « je me souviens de ... ». Cela l'occupa longtemps, c'est qu'il en avait des souvenirs, et chaque souvenir en tirait d'autres de l'oubli.

Elle s'appelait Lauriane Svenson. D'accord elle avait les cheveux rasés du côté droit de la tête et bleus électriques du côté gauche, les gens lui donnaient 16 ans alors qu'elle en avait 18 bien tassés, mais elle voyait très bien, et avait parfaitement vu un homme en pousser froidement un autre sous un métro, pourquoi diable ce policier refusait-il de la prendre au sérieux ? Soit disant qu'on ne voyait rien sur les caméras de surveillance et qu'il était inconcevable qu'une seule personne sur les quelques dizaines présentes ait vu un meurtre se produire. Sans compter qu'aucun témoin ne se rappelait d'un homme correspondant à la description qu'elle en avait donné. Était-ce sa faute si les gens ne regardaient plus rien de ce qu'il se passait autour d'eux, tant ils étaient attentifs à ce que leur smartphone leur racontait de ce qu'il se passait ailleurs ? La patience n'étant pas sa vertu première, ni même sur la liste complète, Lauriane cessa d'insister auprès de la flicaille, et décida de chercher plus tard la famille du mort pour leur raconter ce qu'elle avait vu.

Jean se mentit à lui-même encore un certain temps, mais ça ne marchait plus. D'autres souvenirs du livre, et du film qui en avait été tiré, lui revenaient. Syndrome d'enfermement mon cul. Même complètement paralysé il aurait eu quelque conscience du monde extérieur et quelques sensations de son corps à lui. Là rien du tout. Le néant. C'est là qu'il était, sans doute. Un esprit perdu dans le néant. Il n'en avait aucune envie mais il se repassa plusieurs fois en pensée les derniers instants dont il se souvenait, la trajectoire de son corps, une brève vision des rails et de la rame de tête qui arrivaient sur lui les uns et l'autre. En mouvement relatif, s'entend. Il avait eu de la chance que ce soit le métro qui gagne sur les rails, à ce jeu là. Le choc l'avait assommé ou tué et il n'avait pas senti la suite mais elle ne faisait guère de doute, une fois atterri sur les rails : tranché en deux morceaux, ou plus. Aucune chance de survie. Il était mort, et à sa connaissance c'était plutôt définitif, comme état. Que faisait-il encore là, alors ? Enfin sa conscience, que faisait-elle encore là ?